ORAISON FUNÈBRE

DE

JEAN-BAPTISTE LECLERC,

Citoyen Français,

GÉNÉRAL EN CHEF

DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE,

CAPITAINE-GÉNÉRAL DANS L'ISLE SAINT-DOMINGUE.

PRONONCÉE dans l'ançienne Eglise Cathédrale de Tarbes, le 17.e jour de Février 1803, (28 Pluviôse an 11),

EN PRÉSENCE

DE M.r LOISON, Evêque de Bayonne,

DES C.ens J.-P. CHAZAL, Préfet du département des Hautes-Pyrénées,

PIERRE LAPICE, Général de Brigade,

Et des Autorités constituées du départ.nt,

PAR JACQUES FERRÈRE,

Curé de Marseilhan.



A TARBES, chez F. LAVIGNE, Imprimeur de la Préfecture des Hautes-Pyrénées.

AN XI.





ORAISON FUNÈBRE

DE

JEAN-BAPTISTE LECLERC,

Citoyen Français,

GÉNÉRAL EN CHEF

DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE,

CAPITAINE-GENÉRAL DANS L'ISLE SAINT-DOMINGUE.

Memento meî, Deus meus, pro hoc, et ne deleas miserationes meas quas feci.

Souvenez-vous de moi, Seigneur mon Dieu, et n'effacez point de votre souvenir les bonnes œuvres que j'ai faites pour le rétablissement de ce Peuple.

Esdras, *l.* 2, *ch.* 14.

L'UN des libérateurs du peuple Hébreu, le vertueux Néhemie, après avoir achevé, avec autant de bonheur que de gloire, le grand ouvrage de la restauration de Jérusalem, éle- vait ses voeux vers le ciel, implorait pour

lui la divine miséricorde, et, en expiation de ses fautes, offrait à la clémence du souverain maître des destinées humaines, le spectacle d'un peuple délivré par sa sagesse, rentré dans la voie de Dieu et dans la Patrie de ses ancêtres par les efforts de son zèle et de son courage. C'est ainsi que les héros de la religion, ces hommes dont la sainte renommée a traversé les siècles, nous instruisent encore par leurs exemples, et ne nous laissent pas ignorer, même en nous parlant de leur gloire, que cette gloire n'est pas leur ouvrage ; qu'il en faut chercher la source dans celui duquel découle tout don parfait, dans celui qui préside aux travaux des fondateurs, et sans lequel ces travaux deviendraient inutiles.

Et dans quelle circonstance plus remarquable aurai-je pu proposer à vos méditations cette vérité sainte, chrétiens audit., que dans ce jour solennisé par la douleur, où nous venons mêler nos larmes aux larmes de la Patrie, sur la tombe d'un de ses héros, du restaurateur de sa Colonie la plus florissante. Ce dernier trait ne vous rappelle-t-il point *Jean-Baptiste* LECLERC, citoyen Français, général en chef des armées de la République, et Capitaine général de l'île de S.t Domingue ?

Il lui avait été dit ainsi qu'à Esdras et à

Néhemie (1) « et vous, établissez des juges » et des magistrats selon la sagesse, ... afin » qu'ils jugent tout le peuple qui est au-delà » du fleuve,... et enseignez avec liberté ceux » qui auront besoin d'être instruits ».

Il l'avait entreprise, cette mission importante. Commencée par la valeur, soutenue par la sagesse, elle allait être couronnée par le succès : et ce succès eût été son ouvrage! La mort est venue arrêter le héros au milieu de ses triomphes, le législateur au milieu de ses institutions à peine commencées, le sage au milieu des projets importans qu'il méditait pour assurer la durée de ses travaux.

Et la France qui, depuis dix ans, n'avait compté ses combats que par ses victoires; la France environnée de tant d'éclat, devait entendre un cri de détresse se mêler aux acclamations de la joie publique! et le héros qui la gouverne, attaqué dans l'endroit le plus sensible, devait expier par des pleurs, le bonheur dont il avait constamment joui : la félicité que les Français doivent à son génie. Hommes qui gouvernez le monde, instruisez-vous! Que l'orgueil se taise à la voix de la

(1) Tu autem Esdra, secundùm sapientiam ... constitue judices et præsides, ut judicent omni Populo qui est trans flumen.... sed et imperitos docete liberè. *Esd.*, *l.* 1, *c.* 6.

mort, et que le néant de la tombe, en nous rappellant celui de nos vaines grandeurs, nous ramène à la pratique des vertus, à la croyance des dogmes révérés d'une religion sainte, qui seule en dévoilant à l'homme le secret de sa faiblesse, lui a montré dans le ciel son véritable appui et la seule félicité digne de son espérance !

C'est en faisant ressortir ces importantes vérités et bien d'autres encore, de tous les traits qui formeront l'ensemble de cet Eloge funèbre, que nous recueillerons une utile instruction.

Esprit saint, veuillez donner à ma voix la force qui lui manque : mettez dans mes paroles cette onction sainte qui caractérise l'éloquence de vos orateurs : et puisque dans ce jour solennel, la voix de la mort s'est faite entendre, que je fasse entendre à mon tour des paroles de douleur et de tristesse ! Et puisque je parais pour la première fois devant cette auguste assemblée, avec mon insuffisance et ma faiblesse, mettez dans le cœur de mes auditeurs, et la bonté qui les pardonne, et l'indulgence qui les excuse !

PREMIÈRE PARTIE.

L'ORAGE de la révolution, d'abord contenu dans les limites de la France, menaçait de

bouleverser l'Europe. Toutes les puissances qui d'abord avaient vu avec indifférence, et ensuite fomenté par des vues d'ambition, nos premiers troubles, commençaient à se mouvoir pour profiter de nos désastres. Elles avaient imaginé, dans le délire de leur orgueil, que la France, veuve de ses magistrats et de ses guerriers, la France qui repoussait de son sein les sages qui pouvaient l'éclairer, et les hommes courageux qui pouvaient la défendre, ne présenterait qu'une proie facile. Notre imprudence peut-être avait hâté le moment de l'explosion; mais il n'en était pas moins vrai que l'Europe précipitait sur nos frontières des armées innombrables.

Elles rêvaient des triomphes, ces armées prétendues invincibles : elles n'ont recueilli que des défaites : comme s'il était possible d'effacer de la liste des Nations un grand peuple qui combat pour ses foyers, une Nation toute entière qui s'immole à la défense de ses droits. Dans des circonstances aussi périlleuses, nous avions vu nos braves guerriers, sous la conduite d'une simple héroïne que l'impiété a déshonorée de nos jours, parce qu'il appartient à l'impiété comme aux harpies de la fable, de souiller et de flétrir tout ce qu'elle approche;

nous avions vu, dis-je, nos braves guerriers chasser de la France les superbes vainqueurs de Crécy, d'Azincourt et de Poitiers. Etait-il probable que les descendans des héros d'autrefois n'auraient pas aujourd'hui le même courage, et qu'ils ne sauraient pas lutter, avec la même énergie, contre des hommes qui n'avaient ni les mêmes intérêts à défendre, ni cet héritage immense de gloire à conserver? Non, non : la providence a voulu que la France triomphât, et la France a triomphé. Son génie protecteur se réveille à la voix de celui qui tient dans ses mains les destinées des Empires. Les dangers s'accroissent, mais les ressources se multiplient. Nos armées sont peu nombreuses, mais nos soldats sont autant de héros. Elles manquent de chefs, et voilà qu'à la première apparence du danger de la Patrie, on voit sortir des rangs de simples soldats, du cabinet de l'homme de lettres, du sein des villes, du fond des campagnes, une foule d'hommes qui semblent tout-à-fait étrangers à l'art terrible des Turenne et des Condé, et dont les noms cependant seront placés à côté de ces noms illustres dans les Annales de la gloire. Tous se distinguèrent par leur valeur ; tous ont cueilli les palmes de la victoire ; tous ont défendu leur

Patrie : quelques-uns sont morts pour elle. Tous ont des droits à nos hommages.

Celui que nous pleurons, Jean-Baptiste Leclerc, fut un des premiers à se rendre au poste où l'attendaient le danger et la gloire. Attaché à cette armée du Nord, fameuse par tant de victoires et par la triste destinée de de la plûpart de ses généraux, il sut conserver la franchise d'un soldat en présence de ces hommes ombrageux, investis des pouvoirs du peuple, et montrer en présence de l'ennemi, cet intrépide courage qui commande l'admiration et appelle les honneurs. Il fut élevé au grade d'adjudant-général.

Mais nous, tandis que nos braves guerriers donnaient, sur nos frontières, l'exemple des plus héroïques vertus, que faisions-nous dans l'intérieur de cette France si vaillamment défendue? O temps d'affreuses calamités!...... La providence semblait avoir suspendu l'action de son pouvoir tutélaire, et le génie du mal présidait seul à nos déplorables destinées. Il s'accomplissait dans toute son étendue l'oracle du prophète : « La terreur, le piége » et la fosse vous attendent. Celui qui aura » fui dans son épouvante, tombera dans la » fosse, et celui qui sera tiré de la fosse sera » pris au piége, parce que je vais faire venir

» sur les habitans de cette terre, l'année où je les
» visiterai dans ma colère, dit le seigneur.» (1)
Ces paroles terribles, Chrétiens auditeurs, ne vous rappellent-elles point le souvenir de ces temps affreux? Ah! déchirons, s'il se peut, ces pages sanglantes de notre histoire, et n'avilissons point aux yeux de nos descendans, une génération que tant de gloire a couronnée.

Enfin, il fut permis de respirer quelques instans sur cette terre où nous ne savions plus que pleurer et mourir. Mais au régime de la terreur va succéder une réaction aussi terrible. Des hommes, profondément ulcérés par le sentiment des malheurs qu'ils n'avaient pas mérités sans doute, s'empressent de punir par des assassinats, des coupables homicides. Oubliant que les têtes criminelles ne doivent tomber que sous le fer de la loi, ils se rendent les vils instrumens de la vengeance, en croyant n'obéir qu'à la justice. Dans ces crises orageuses, la voix du législateur doit appeler à son aide les armes du soldat pour

---

(1) « Pavor et fovea, et laqueus super te..... Qui fugerit a
» facie pavoris cadet in foveam ; et qui conscenderit de foveâ ca-
» pietur in laqueo : adducam enim super Moab annum visitatio-
» nis eorum, dicit Dominus. »

Jerem. 48. 43. 44.

les opposer à la fureur des citoyens. Le général Leclerc fut chargé d'arrêter à Marseille, le cours de ces crimes politiques. Il paraît au milieu de cette fière cité ; sa présence en impose aux deux partis qui déjà, dans leur fureur, avaient fait couler, plus d'une fois, le sang humain : il fait entendre le langage de l'humanité, et commande, au nom de la Patrie, le pardon des injures reçues......... Le pardon des injures reçues!.... étrange renversement! Cette sagesse dont l'homme est si fier, cette raison qu'on avait placée dans les temples, la voilà maintenant forcée d'emprunter le divin langage du Dieu de l'évangile! La philosophie, d'accord avec la religion, ordonne la pratique de la plus sublime des vertus; elle commande le pardon des injures ; elle l'obtient!.... Ah! qu'elle ne se glorifie point de son triomphe ; la voix de la religion était étouffée ; mais son silence était entendu. Marseille fut sauvée, et la République dut au génie et au courage du général Leclerc, la conservation d'une de ses villes les plus florissantes.

Cependant, la fortune balançait encore incertaine entre la France et ses nombreux ennemis. Nos généraux, il est vrai, parcouraient les contrées voisines en vainqueurs;

mais ils étaient bientôt forcés d'abandonner leurs conquêtes, par le défaut d'harmonie et d'ensemble dans le gouvernement anarchique de l'intérieur ; et la guerre, quoique toujours funeste aux puissances coalisées, ne présentait encore aucun avantage au peuple victorieux.

Dans ces circonstances, Dieu fit paraître au milieu de la France un de ces hommes nés pour changer les destinées des empires. Habile dans l'art de la guerre, aussi habile dans l'art des négociations, sachant allier la prudence à la valeur, adoré des soldats qu'il conduisit toujours à la victoire, chéri des peuples dont il sut toujours respecter les droits, et afin qu'il ne manque rien à sa gloire, donnant l'exemple de la modération dans la prospérité, lui qui, dès le commencement de sa carrière, a donné l'exemple de toutes les vertus qui caractérisent les héros.

Cet homme, et je n'ai pas besoin de le nommer, obtient, des maîtres qui gouvernaient, alors le commandement en chef d'une des armées de la République. Perdue sur les sommets glacés des Alpes, cette armée paraissait abandonnée, parce que la faiblesse extrême du roi de Sardaigne ne donnait aucune inquiétude pour cette partie de la frontière

qu'elle défendait. Ces braves soldats, manquant de tout, avaient plus à se défendre de la rigueur du climat que des attaques de l'ennemi. Ils étaient prêts à tomber dans le découragement : Bonaparte paraît au milieu d'eux.

Il cherche à leur communiquer l'ardeur qui l'anime : ils répondent par le spectacle de leur détresse. Ils disent : « Confinés dans ces horri-
» bles solitudes, sans pain, sans habits et sans
» armes, que nous serait-il possible d'entre-
» prendre ? » Tout est possible à des Français, s'écrie le nouvel Annibal ! « Voyez
» ces plaines immenses, ces cités populeuses
» de l'antique Italie : il n'existe entr'elles et
» vous qu'une armée que vous devez vaincre ;
» ses magasins seront le prix de la victoire ;
» c'est là que vous devez marcher pour répa-
» rer vos pertes ou pour conquérir ce que la
» Patrie ne peut vous accorder. » Il dit, et ses braves, naguères découragés, partagent l'enthousiasme de leur nouveau chef. L'aigle des Alpes fond avec moins de rapidité sur l'agneau timide caché au fond de l'obscure vallée, que le soldat français ne se précipite sur l'ennemi. Trois victoires successives à Coni, à Ronco, à Castiglione, sont les coups d'essai du jeune héros : tous les chemins du Piémont nous sont ouverts, et le roi de Sardaigne, tremblant dans

sa dernière citadelle, se croit heureux de conserver une ombre de royauté, en livrant toutes ses forteresses au vainqueur.

Ces succès sont le prélude de succès encore plus importans. Les Impériaux cachés derrière des retranchemens qu'ils avaient crus imprenables, voient leur espérance trompée : le pont de Lodi est emporté....... Les ennemis sont aussitôt vaincus que rassemblés dans les plaines d'Arcole....... Mantoue, la fière Mantoue, défendue par d'impénétrables marais et par une garnison de trente mille hommes, tombe en notre pouvoir. Cette place importante était le dernier rempart de l'Autriche....... Le monde vit avec admiration un jeune inconnu à la tête d'une armée dont on ne soupçonnait pas même l'existence, s'avancer aux portes de Vienne, et conclure en personne, avec l'un des héritiers des Césars, les préliminaires de Léoben!

Au milieu de ces brillantes expéditions, Bonaparte sut distinguer le mérite du général Leclerc. Entr'eux s'établit cette fraternité d'armes si commune dans les temps héroïques de la chevalerie. Bonaparte l'associa bien souvent au partage de sa gloire ; il fit encore plus, il en fit son ami. O amitié ! don du ciel, plaisir des ames généreuses, heureux qui peut achever avec ton secours le pénible voyage de la

vie ! sentiment si cher, tu nous consoles dans l'adversité, et sans toi le bonheur n'a plus de charmes. L'ami fidèle, dit l'écriture, est une forte protection ; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor....... L'ami fidèle est un remède qui donne la vie et l'immortalité. (1)

Des noeuds si puissans doivent être resserrés encore. La jeune soeur du conquérant de l'Italie est accordée au général Leclerc. L'ami devient un frère. --- Elle est contractée cette union sous les plus heureux auspices : les chants de l'hyménée se mêlent aux chants de la victoire. Ses flambeaux brillent au milieu des armes ; la religion va bénir ces noeuds que l'amour a formés.... Parais enfin au milieu des pompes de la fête sacrée, épouse heureuse aux yeux du monde ! Tombe aux pieds de l'autel du sacrifice ; mais n'oublie point dans l'effusion de la reconnaissance et de la joie, de demander au ciel, et la patience dans les afflictions, et la résignation dans les revers. N'oublie point que ce Dieu que tu viens adorer, est le père de l'orphelin, et l'époux immortel de la veuve.

Mais la paix, une ombre de paix ramène les héros au sein de la Patrie. C'était le moment

---

(1) Amicus fidelis protectio fortis. Qui autem invenit illum invenit thesaurum...... Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis........ Ecclesiastic. VI. 14. 16.

de jouir de leur gloire, au milieu de leurs concitoyens que la renommée, depuis si longtemps, n'avait entretenus que de leurs triomphes. Mais Paris et son luxe, Paris et sa magnificence, Paris et le cercle continuel des plaisirs dont il est le théâtre, ne peut retenir des guerriers résolus de s'immoler à la patrie; elle exige de nouveaux sacrifices, les Français combattent encore, il faut conquérir un gage à la paix universelle : l'expédition d'Egypte fut résolue.

Il rentre dans sa brillante carrière, le héros triomphateur; son frère reste parmi nous; mais si Leclerc consent à céder sa part de la gloire, c'est pour mûrir des projets que nous verrons bientôt éclore, et dont le résultat sera le bonheur de la République.

La conquête de l'Egypte fut aussi rapide, aussi glorieuse que la conquête de l'Italie. Mais la France réclame son héros; la France aura la préférence : il reparaît bientôt sur nos rivages.

Retracez à votre souvenir, Chr.ens auditeurs, cette époque de l'histoire de notre révolution, où les trois bisarres pouvoirs qui se disputaient nos hommages, étaient engagés dans une lutte fatale. Pénétrez au milieu de cette assemblée qui n'est plus le sanctuaire des lois, mais une arêne de gladiateurs. Là, vous verrez,

verrez, comme à la cour des fils de Salomon, les conseils de l'expérience et de la sagesse devenus un objet de risée, et l'anarchie appelant à grands cris la terreur et la mort. J'invoque ici votre témoignage, vous aujourd'hui notre premier Magistrat, et qui vous distinguiez alors dans les rangs des vertueux défenseurs des droits du peuple : il vous fallut, dans une occasion mémorable, déployer l'éloquence de la vérité, faire parler à la Patrie son touchant langage, opposer à des convulsions nouvelles le tableau d'anciennes convulsions et des désastres qu'elles avaient fait naître. Vous sûtes rallier autour de vous la majorité des législateurs étonnés un moment, et réduire au silence une minorité turbulente et factieuse. — Vos efforts réunis conjurèrent l'orage, et pour cette fois du moins la Patrie ne fut pas mise en danger. (1)

La nation, témoin de ces scandaleux débats, attendait dans les allarmes, le retour de cet épouvantable régime qui avait fait tant d'infortunés. Semblables aux anciens peuples, les Français tournaient leurs yeux vers l'orient pour appeler un libérateur. — Le libérateur ?

---

(1) Voyez dans les journaux du temps, les séances des 27 et 28 fructidor an 7.

il est venu ! il est au milieu de nous : son frère est avec lui. Accompagnés d'un petit nombre de braves, ils entrent, à la voix des hommes vertueux qui les appellent, dans cette enceinte devenue le palais de la discorde. Les passions se taisent devant eux ; les bons citoyens sont rassurés ; les méchans tremblent à leur tour, et l'ombre de Robespierre qui, déjà debout sur sa tombe, aiguisait ses poignards, appelait ses bourreaux, désignait ses victimes, se cache sous ses hideux lambeaux, et s'enfonce pour jamais dans l'abîme..... la paix renaît ! Une constitution mieux réglée, plus digne de la majesté du peuple français, succède au règne de l'anarchie ; et sanctionnée par le consentement unanime des citoyens, elle assure pour jamais le bonheur de la République.

Le héros pouvait, devait peut-être se reposer après tant de succès ; mais la paix extérieure est encore un besoin pour le peuple Français ; le héros vole à la conquête de la paix. La paix, elle est dans les plaines de l'Italie, théâtre sanglant de nos revers et de nos triomphes, où nous avions été constamment heureux sous ses ordres, où nous n'avions éprouvé que des défaites depuis qu'il n'y commandait plus. Son armée se rassemble au pied des Alpes Françaises. Elle vole ! (je n'ai

point su trouver d'expression dans notre langue pour peindre ce passage merveilleux.) Elle vole au-dessus de leurs cîmes, descend dans les plaines du Milanais, et toutes nos anciennes conquêtes sont retombées en notre pouvoir, tandis que les ennemis occupés au siège de Gênes, et qui déjà se partageaient la France en idée, ne se sont pas encore apperçus que nous sommes les maîtres dans leur propre pays, et que leur armée n'est séparée de la nôtre, que par une marche d'un jour.

Les deux armées se rencontrent et se choquent auprès de Maringo. Là, comme autrefois dans les plaines de Marignan, se livre un nouveau combat de géans. == Le bruit de notre triomphe fait trembler l'Europe; le héros peut enfin jouir de toute sa gloire; il peut revenir dans sa Patrie: le bonheur des Français est assuré.

Il revient, et le compagnon de sa gloire, le général Leclerc, est avec lui. == Mais n'était-ce point l'éloge de ce dernier que vous étiez venus entendre? et je n'ai su vous entretenir jusqu'à présent que des exploits merveilleux de son ami. Ah! croyez-moi, son ombre n'en sera point jalouse. == Et n'est-ce donc rien d'avoir été distingué par Bonaparte dans la carrière de la gloire, d'avoir partagé

ses travaux, d'avoir eu part à sa confiance, d'avoir mérité d'être associé à sa destinée par des nœuds que l'hymen a bénis? Les deux époux partageaient la gloire de leur frère; environnés des témoignages de la joie publique, ils voyaient s'ouvrir devant eux une nouvelle carrière de plaisirs, de bonheur et d'espérance..... Espérance, bonheur, plaisirs! ces mots devraient-ils se trouver dans le langage des hommes, et ces sentimens consolateurs sont-ils faits pour nous! Faibles créatures que nous sommes, nous osons porter nos pensées dans le vague de l'infini; nous nous créons de brillantes chimères; nous osons vivre dans l'avenir; et l'heure présente, cette heure même que nous croyons à nous, nous échappe, et dans le moment qui la suit, nous ne sommes plus! Qui l'eût cru, que la pompe des fêtes dût être sitôt remplacée par cet appareil funèbre, le voile de l'hyménée par le crêpe de la mort, et que le cercueil s'avançait à côté du lit nuptial! O vanité des projets des hommes! Humilions-nous sous la main de celui qui ne change jamais, et sachons placer en lui toutes nos espérances qui ne seront jamais trompées.

Mais n'anticipons point sur les évènemens. Suivons le général Leclerc sur un nouveau

théâtre de gloire et d'infortune : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Après tant de travaux et de succès, la providence avait couronné les glorieux efforts de la France. Les potentats de l'Europe, humiliés et confondus, demandaient à notre premier Consul une paix nécessaire à leurs peuples, après dix années d'orages. La paix avait été conclue ; la France avait à s'applaudir de l'habileté de ses négociateurs, autant peut-être que du courage de ses guerriers ; elle avait laissé reposer son tonnerre ; l'Europe, l'Univers étaient tranquilles, parce que la France l'avait voulu ; *siluit terra.* (1)

Alors il fut permis au héros de la France de rétablir sur ses antiques bases l'édifice de l'ordre social, ébranlé jusqu'en ses fondemens dans les horreurs de la révolution. Semblable à l'Esprit (s'il est permis cependant de comparer les opérations de la divinité avec celles d'un faible mortel) semblable, dis-je, à l'Esprit que l'écriture nous représente au milieu du chaos, le premier jour de la naissance du

---

(1) 1 Mac h. 1.3.

monde, donnant le mouvement et la vie, chassant les ténèbres devant la lumière, faisant succéder l'ordre et l'harmonie à la confusion, et offrant aux esprits célestes, seuls témoins des merveilles de sa puissance, le magnifique spectacle de la création; Bonaparte chasse au loin les ténèbres dont la raison publique avait été si long-temps enveloppée, rend au pouvoir sa force et sa dignité, aux lois leur utile influence, à la justice son intégrité, aux talens leur éclat et leur gloire, aux mœurs leur pureté primitive, et couronne enfin son ouvrage par le rétablissement de ces institutions saintes dont l'oubli causa tous nos malheurs. La religion rentre dans tous ses droits; elle n'est plus prisonnière dans ses temples; elle ose se montrer dans les demeures de l'opulence pour lui commander la charité, elle pénètre dans la chaumière du pauvre pour lui prescrire la reconnaissance et la résignation.

Le zèle actif du héros réparateur n'est point borné par les limites de l'ancienne Patrie; il songe à ces fractions de l'Empire Français, séparées de nous par l'immensité des mers.

A Saint-Domingue, sur un sol encore humecté du sang des malheureux Indiens, s'élevait notre plus puissante colonie. Nos frères

établis sur ces bords lointains, jouissaient au sein de l'abondance et d'une longue paix, de tous les avantages que peuvent donner une opulence accrue par les travaux de plusieurs générations, une terre naturellement productive, et qui semble avoir été exceptée de la malédiction jetée sur ce théâtre des labeurs du genre humain.

Mais ces hommes corrompus par l'abus des jouissances, avaient laissé s'éteindre le flambeau sacré qui doit guider le voyageur dans le sentier de la vie. Ils avaient perdu de vue la récompense promise par la religion à la vertu, et n'aspiraient à d'autre félicité qu'à celle dont il leur était donné de jouir; comme ces peuples dont parle le Prophète, ils s'écriaient dans leur délire : « Hâtons-nous d'é-
» puiser tous les plaisirs; peut-être mourrons-
» nous demain : *Crâs enim moriemur* ». (1)

Ils sont morts, les infortunés! ils sont morts! mais que leur fin a été terrible! Ils recelaient, ils entretenaient eux-mêmes la cause de leur propre ruine. Tant de prospérité reposait sur l'esclavage de ces hommes venus d'Afrique pour cultiver un sol que des maîtres orgueilleux dédaignaient de cultiver eux-mêmes.

(1) Isaïe, 22. 13.

Le cri de la liberté se fait entendre ; l'Africain brise ses fers. Le mulâtre, cet être avili, qui atteste l'abaissement de l'esclave et la profonde corruption du tyran, le mulâtre s'associe à sa vengeance. Le blanc étonné, pâle et tremblant au milieu de ces hommes abrutis qui tremblaient hier, connaît trop bien le danger de sa position, calcule avec effroi leur nombre et leur férocité, cherche à retenir vainement le bout de la chaîne ; inutiles efforts ! la chaîne est brisée, et seul, livré à lui-même, le monarque découronné, semblable au nautonier perdu au sein d'une mer orageuse, ne sait plus où repose l'espérance.

Ciel ! que d'horreurs signalèrent ce moment terrible ! La flamme s'élève des habitations embrasées ; les plantations sont consumées sur le sol qui les vit naître ; les villes disparaissent sous des monceaux de cendres ; les pères sont égorgés, lentement égorgés sous les yeux des enfans dévoués aux mêmes supplices ; les mères, les épouses, les vierges elles-mêmes ne peuvent obtenir grâce aux yeux des bourreaux ; elles doivent, après avoir assouvi leur brutalité, tomber sous leurs poignards ; par-tout le cri de mort se fait entendre, par-tout le sang ruisselle, et la main barbare de l'homme sème les cadavres et les débris sur cette terre

où la providence avait caché tant de trésors.

Cependant, au milieu de tant d'horreurs, le cœur déchiré se repose avec attendrissement sur quelques actes de dévouement et de vertu. Les bois et les cavernes reçurent et cachèrent dans leurs impénétrables asyles, quelques victimes sauvées par des esclaves qui se crurent alors heureux d'acquitter envers le malheur la dette de la reconnaissance ; et au milieu des solitudes du nouveau monde, on entendit le cri de douleur de plus d'une Rachel désolée élevant jusqu'au ciel sa plainte lamentable. Plainte éternelle ! douleur inconsolable ! Ils ne sont plus, ils ont été, pour jamais, ravis à sa tendresse, les gages de l'hymen et de l'amour : « *Vox in ramâ audita* » *est, ploratus et ululatus multus, Rachel* » *plorans filios suos et noluit consolari, quià* » *non sunt.* » (1)

Quelques-uns encore, parmi tant d'infortunés, échappèrent, par les mêmes moyens, à la ruine épouvantable de leur Patrie. Errans et proscrits, on les a vus au milieu des nations étrangères, implorant la pitié, mendiant le pain de la misère, et ne recueillant que l'opprobre. Ils avaient dormi leur long som-

---

(1) Math. 2. 18.

meil, ces hommes qui n'avaient connu d'autre dieu que l'or. Mais au moment où le malheur et la mort sonnèrent pour eux l'instant du réveil, toute leur opulence avait disparu, et ils n'avaient plus rien trouvé dans leurs mains : *dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis.*(1)

Sur un sol dépeuplé de ses anciens maîtres et dévasté par les nouveaux, se forme un peuple particulier, un peuple qui ne ressemble à aucun autre peuple. La postérité maudite de Cham, une multitude d'esclaves révoltés, flétris encore par les traces de leurs anciens fers, ose revendiquer une place au milieu des nations civilisées; et s'ils ne proclament pas hautement leur indépendance, ils prétendent jouir de tous les avantages que l'indépendance donne. Les ennemis de la France encouragent peut-être secrètement ces vues ambitieuses, et Saint-Domingue allait pour jamais être séparé de la Mère-patrie.

Le danger de cette importante colonie n'échappe point à la prévoyance du héros réparateur. A peine la mer nous est-elle rouverte par le traité conclu avec l'Angleterre, qu'un armement déjà préparé s'élance de nos ports.

---

(1) Psalm. 75 5.

Nos vaisseaux partent chargés d'une armée de guerriers et d'un conseil de sages ; ils ont reçu la plus honorable mission. Ils doivent faire succéder l'ordre et la paix aux fureurs sanglantes de l'anarchie, rétablir ce qui a été détruit, et ramener la prospérité sur un sol désolé par les horribles excès de deux partis acharnés à s'entre-détruire.

Ils partent, nos invincibles guerriers, nos courageux marins ; la mer étonnée voit avec orgueil flotter sur ses vagues le nouveau pavillon de la République. Leclerc est à la tête de l'expédition ; c'est à sa prudence et à sa sagesse que le succès en est confié. A ses côtés est la compagne de sa vie. Jeune, belle, et pouvant jouir de la plus brillante, comme de la plus heureuse destinée, elle a tout quitté, et la splendeur du rang, et les embrassemens d'une mère, et un frère qui faisait réjaillir sur elle une partie de l'éclat qui l'environne, et d'autres frères encore dont elle est tendrement aimée. Elle a tout quitté ! Femme généreuse ! tu méritais un meilleur sort, puisque, pour remplir les devoirs que Dieu t'imposa, tu ne balanças point un moment à rompre ces noeuds si puissans qui t'attachaient à la Patrie ! Mais il était dans les vues secrètes de la providence, que le nom de ton

frère fût connu dans tout l'Univers. L'ancien Monde avait joui de sa gloire ; tu devais l'apporter dans un Monde nouveau. L'Amérique te réclamait. Etrange destinée, que tu n'as pu remplir que par un sacrifice! Ta gloire vivra dans ces contrées ; elle croîtra comme le cyprès à côté de la tombe de ton époux.

Le vents et les mers favorisent les nouveaux Argonautes ; déjà Saint-Domingue se découvre à leurs yeux. Ils voient le terme de leur voyage ; ils oublient les dangers qu'ils ont courus dans une longue traversée, et pleins d'ardeur, ils se préparent aux nouveaux dangers qui les attendent...... Cependant, notre flotte entre dans la rade du Cap-Français ; l'Africain tremblant contemple du haut de ses tours, ces citadelles flottantes qui vont bientôt lancer sur ces rivages usurpés par lui, une multitude de combattans. Les blancs qu'ils retenaient dans leurs fers, se livrent aux transports de la joie ; leurs libérateurs sont enfin venus, le sceptre de l'Africain sera brisé.... Ce n'était qu'une vaine espérance.

Rappelez, chrétiens auditeurs, ces momens d'erreur, où vous vous êtes attendris en lisant les fictions des romanciers et des poëtes. Des victimes que le talent de l'imagination a su vous rendre intéressantes, sont tombées au

pouvoir d'un tyran lâche et cruel. Vous avez suivi avec intérêt le récit de leurs infortunes, mais le bonheur va commencer pour elles; le persécuteur est investi dans son dernier asyle, et des libérateurs armés viennent arracher sa proie de ses mains..... L'art du poëte vous trompait encore.... Voyez tout-à-coup paraître au haut de ces remparts, ce vieillard en pleurs, cette femme désolée, ces enfans déjà couverts de la pâleur de la mort. La mort, elle est au milieu d'eux, elle étincelle dans les poignards des bourreaux placés à côté de chacune des victimes, et les libérateurs tremblans, sentent leurs mains glacées: la menace expire sur leur bouche; ils ont hâté le trépas de ceux qu'ils étaient venus sauver; ils n'offriront qu'à des mânes plaintifs, une tardive, mais inutile vengeance...... Hommes qui m'écoutez, vous rougissez peut-être d'avoir donné des pleurs à des vaines fictions.... Suivez l'histoire de St.-Domingue, et les larmes du sentiment vont couler sur de semblables malheurs qui ne sont, hélas! que trop réels.

Toutes les villes de la colonie étaient au pouvoir des satellites de *Toussaint-Louverture*; un petit nombre de blancs échappés au massacre, étaient gardés comme des ôtages qui

devaient assurer l'impunité des rebelles. Ceux-ci répondent par des insultes à nos premières sommations, par des outrages à nos invitations fraternelles, par des hurlemens à nos cris de victoire. Ils se montrent fièrement sur les remparts, les armes à la main, et déclarent à nos guerriers, qu'ils ne parviendront jusqu'à eux qu'à travers les débris de la ville embrasée, et sur les cadavres de nos frères égorgés.

Le général français les voit avec horreur se préparer à l'exécution de leur barbare dessein, et, pour la première fois, un héros de la République et ses braves légions délibèrent un instant en présence de l'ennemi. Leclerc sent trop bien qu'il faut joindre l'adresse au courage pour conserver la vie à tant d'infortunés.

Une fausse attaque est dirigée contre la citadelle, les canons de la flotte tonnent contre ses remparts; mais tandis que les rebelles trompés, ont tourné de ce côté toute leur attention, nos soldats se jettent dans de frêles esquifs, abordent plus loin sur la côte. Là, se formant en bataille, ils chassent devant eux les hordes africaines, et les repoussent jusqu'à l'enceinte de la ville.

Les cris des rebelles vaincus, réveillent l'at-

tention de leur chef ; il voit le nouveau danger qui le menace, et qu'il n'a plus un moment à perdre. « Cessons, s'écrie-t-il, une résis-
» tance inutile ; nous ne sommes que des fan-
» tômes armés en présence des blancs ; ils ont
» sur nous l'ascendant du génie et du cou-
» rage ; mais faisons-leur acheter chèrement
» leur victoire, et qu'ils soient forcés d'arroser
» de pleurs leurs nouveaux trophées ! » Il dit, et s'élance, la flamme à la main, dans les rues de la ville : déjà les maisons sont embrasées ; le feu se communique de proche en proche ; les toîts s'écroulent avec un horrible fracas ; des colonnes d'une épaisse fumée, mêlée de pâles étincelles, s'élèvent jusqu'aux nues. Les Français restés sur la flotte, détournent les yeux de cette scène de désolation. Mais, ô spectacle digne d'éternelle mémoire ! nos combattans entrent pêle et mêle dans la ville, avec les dernières bandes des fuyards. Les uns cherchent à propager l'incendie, les autres font jaillir de tous côtés l'élément qui l'éteint. Ils s'élancent au milieu des flammes ; ils marchent sur les débris embrasés qui les environnent, arrachent au nègre forcéné la torche plus meurtrière dans ses mains que le glaive ; ils dédaignent d'égorger ce vil ennemi qui ne sait pas même se défendre, qui ne sait que se

venger ; et après avoir lutté quelques instans contre le plus terrible des fléaux, ils arrêtent l'incendie, enchaînent les mains qui l'avaient allumé, et arborent enfin le drapeau de la victoire sur les tours que la flamme n'a pu atteindre, sur les palais que leur intrépide courage a conservés.

Le cri de la victoire se fait entendre sur les remparts ; on y répond sur la flotte par un cri d'alégresse. Nos foudres vengeurs saluent le drapeau de la République, et parmi les acclamations de ses soldats, le général n'a plus qu'à s'applaudir de l'heureux succès des mesures qu'il a prises, et de l'exécution d'un plan qu'il avait si sagement combiné.

Mais au milieu de tant de désastres, vous n'avez pas oublié sans doute ces blancs infortunés dévoués à une mort assurée. Oh ! félicitons-nous, M. T. C. F., félicitons-nous ; quelques-uns d'entr'eux furent sauvés. Soit qu'ils fussent prévenus par les avis secrets du général français, soit qu'ils ne prissent conseil que de leur désespoir dans ce moment terrible, soit enfin qu'ils fussent protégés par une providence particulière, les infortunés furent sauvés. Les citoyens d'une ville autrefois opulente, s'échappèrent de leurs maisons comme des proscrits ; et pendant la nuit, des femmes, des

des enfans, des vieillards éperdus, gravirent lentement les mornes voisins, à la lueur des flammes qui consumaient leur Patrie. Là, ils furent témoins de sa ruine; ils entendirent les cris des combattans, et virent s'évanouir en un instant toutes leurs possessions.

Ainsi, dans une circonstance à-peu-près semblable, lorsqu'il fuyait à l'approche du rebelle Absalon, tout le peuple de Jérusalem, sous la conduite de son monarque, alors plus infortuné que le dernier des serviteurs de son palais, s'enfuit sur la colline des oliviers, heureux de se dérober au malheur de tomber entre les mains d'un ennemi sans pitié. David, dit l'histoire sacrée, montait la colline des oliviers, et pleurait en montant; il allait nuds pieds et la tête couverte, et tout le peuple qui était avec lui montait la tête couverte et en pleurant; *et omnis populus operto capite ascendebat plorans.* (1)

Ces mêmes scènes d'horreur, les mêmes attentats de la part des rebelles, la même intrépidité de la part de nos soldats, se font remarquer dans toutes les villes de la colonie. Ce n'est qu'en passant sur les cadavres des blancs égorgés, et à travers les flammes d'hor-

(1) 2. Reg. 15. 30.

ribles incendies, que les Français s'emparent successivement de Saint-Marc, du Môle, de Léogane, de Jacmel, de Jérémie ; mais enfin, la colonie est soumise, et les vainqueurs répandus sur tout son territoire, ne voient plus que des rebelles soumis qui déposent leurs armes, ou d'infortunés colons qui, sortant de leur retraite, viennent reconnaître les limites de leurs anciennes possessions, et pleurer sur les ruines qui furent jadis le foyer paternel.

Alors s'ouvre pour le général français, une nouvelle carrière ; il saura la parcourir avec le même succès. C'est peu d'avoir dissipé les ennemis qui dévastaient ces contrées heureuses ; il faut consolider l'œuvre de la guerre par les institutions bienfaisantes de la paix.

Nous ne suivrons point le capitaine-général dans tous les détails de l'administration importante de la colonie : qu'il nous suffise de savoir qu'à sa voix tout rentre dans l'ordre ; il commande le respect pour les propriétés, et les propriétés sont respectées ; il établit des tribunaux pour veiller à l'exécution des lois ; il maintient parmi les soldats, la discipline la plus sévère. Malgré les crimes dont ils s'étaient rendus coupables, il proclame la liberté des esclaves ; elle leur avait été promise par les vainqueurs, et des Français se montrent tou-

jours fidèles à leurs sermens ; mais ils demeureront soumis à un régime nouveau, rigoureux, mais nécessaire ; et si le blanc ne peut plus abuser de ses droits, le nègre ne pourra plus désormais se livrer à la licence. On les ramène à leurs travaux dans les ateliers où l'opulence des colons s'alimente de leurs sueurs, en même-temps qu'elle paye un tribut à leur laborieuse industrie.

Quel changement merveilleux ! Cette terre qui naguères offrait aux regards les objets les plus lugubres, offre maintenant le spectacle de la prospérité. Les cris de joie ont succédé aux cris de détresse. La sécurité règne dans les villes ; la paix habite dans les campagnes, et le colon désormais tranquille, peut envisager les compagnons de ses travaux, sans craindre de trouver en eux des meurtriers ou des incendiaires..... Ah ! sans doute il faut reconnaître dans ce succès inespéré, les efforts du génie et de l'habileté des hommes ; mais peut-on méconnaître aussi le secours d'une providence protectrice ? oh ! non sans doute. Et nous qui nous honorons d'être chrétiens, nous admettrons le concours de la cause première au milieu des causes secondes qu'elle daigne associer à l'œuvre de sa bienfaisance ; et le restaurateur de St.-Domingue

aurait cru qu'il manquait quelque chose à son ouvrage, si, conformément aux instructions de celui qui l'avait envoyé, il n'eût rétabli le culte de Dieu, souillé parmi ce peuple par le mêlange impur des superstitions africaines. A sa voix, les églises sont rouvertes ; les ministres revêtus des marques distinctives de leur sacerdoce, offrent de nouveau sur les autels la victime d'expiation, la victime sans tache. Ils proclament, en présence du peuple, les vérités saintes, les vérités éternelles ; et la croix arborée sur la cìme des temples, annonce aux vainqueurs l'oubli des injures reçues, aux vaincus le retour de la clémence et de la félicité.

Hélas ! avec quel charme je me laissais entraîner par ces tableaux de bonheur et d'alégresse ! Avais-je donc oublié que d'autres horreurs, des tableaux plus déchirans encore, devaient terminer mon ouvrage ? Il n'est que trop vrai, Chrétiens auditeurs ; ce bonheur ne fut que d'un instant. A peine le glaive avait été remis dans le fourreau, qu'il fallut le retirer.

Quelques restes impurs des brigands échappés aux combats, se réfugient dans les montagnes, dans la profonde enceinte de forêts inaccessibles. Etonnés d'abord, mais bientôt

enhardis par la clémence des vainqueurs, ils osent se répandre dans les plaines, se glissent au sein des habitations. Là, cachés dans l'ombre, semblables au monstre des forêts, qui attend sa proie au passage, ils tâchent de surprendre des hommes qu'ils n'ont pu vaincre, et n'osant se montrer en ennemis, ils se montrent en brigands et en assassins.

Ce nouveau genre d'attaque exige un nouveau genre de défense; et si la première guerre avait été terminée par l'énergie de la valeur, celle-ci à son tour demandait peut-être plus d'habileté et de finesse. Le capitaine-général déploie dans des circonstances différentes, des talens divers. Ses forces éparpillées sur tous les points, dissipent tous les rassemblemens, préviennent tous les désastres. L'ennemi a beau se cacher, par-tout il se voit assailli. Nos braves se font un jeu de franchir tous les obstacles; on les voit gravir les rochers les plus escarpés, percer des forêts impénétrables, braver la faim et la soif dans les déserts, et sous un soleil brûlant, si différent du soleil de la Patrie. Les rebelles étonnés, sont relancés dans leurs forts; ils abandonnent successivement tous les postes qu'ils occupaient, et le désarmement de tous ceux qui peuvent être dangereux ou suspects, s'opère sans efforts.

O mon Dieu ! que vos desseins sont impénétrables ! Après tant de succès si péniblement obtenus, le guerrier avait cru qu'il pouvait se reposer désormais à l'ombre des lauriers qu'il avait cueillis, le colon recommençait à cultiver l'héritage de ses ancêtres, la société renaissait de ses ruines ; et voilà qu'un nouveau fléau plus terrible que la guerre, plus dévorant que la flamme, vient arrêter le guerrier dans sa marche triomphante, épouvanter le citoyen dans sa demeure, et condamner à des larmes nouvelles le cultivateur dont les yeux sont encore humides. Une horrible contagion se déclare parmi nos troupes. Dans nos camps et sur nos flottes, la mort a déployé son drapeau funèbre : il remplace nos pavillons et nos trophées. Elles tombent sous la faulx de la mort, nos phalanges invincibles. La tombe à peine fermée, se rouvre encore pour recevoir des victimes nouvelles ; elles se succèdent, elles se pressent, se précipitent dans l'abîme qui ne peut jamais être comblé. L'ange du Seigneur a étendu sa main, il a donné le signal : le trépas obéit à cet ordre terrible : l'arrêt est sans appel ; il faut mourir ! « *Immisitque Dominus pestilentiam in Israël, et mortui sunt ex populo septuaginta millia virorum.* » (1)

(1) Reg. 24. 15.

O mon Dieu ! le trépas de tant d'infortunés ne peut-il suffire à votre justice ! Le chef que vous avez daigné environner de tant de gloire, qui a rouvert vos temples et relevé vos autels, ne peut-il trouver grâce devant vos yeux ! Voyez-le maintenant déployer un nouveau genre d'héroïsme. Nouveau David, il console ses compagnons, et ses crimes n'ont point causé leur infortune. Il prodigue l'or autour d'eux ; et tout ce que le génie du bien peut tenter pour arrêter les progrès du mal, est tenté par lui. Ces vétérans qui n'ont jamais pâli devant le fer de l'ennemi, voient avec attendrissement à côté du lit de douleur, ce même général qu'ils ont vu tant de fois à leur tête dans les champs de la gloire. Ils meurent contens d'emporter ses regrets ; leur dernier sentiment est consacré à la reconnaissance, et le dernier de leurs voeux à sa conservation. Vœux impuissans ! ils ne seront point exaucés. Le général doit tomber avec le soldat, victime du fléau dont il n'a pu le défendre. Suivez-moi, Chrétiens auditeurs, venez contempler un spectacle digne des regards du ciel, l'homme vertueux luttant contre l'infortune.

Environné de ce lugubre appareil plus terrible que la mort, cet homme qui bientôt ne sera plus, s'occupe encore du bonheur de ceux

qui doivent lui survivre. Il se livre dans ces derniers momens, aux détails fastidieux de l'administration publique, commande des nouvelles expéditions, examine le plan d'une nouvelle attaque. Calme et serein, il console ses amis éperdus, et le sourire de la gaieté se montre par intervalles sur ses lèvres décolorées par les approches du trépas. Mais tout son courage l'abandonne à la vue de son épouse en pleurs, qui se précipite auprès de lui, portant entre ses bras son fils, son fils unique. Ils viennent dans un dernier embrassement, recueillir le dernier soupir d'un père et d'un époux. Le spectacle de leur désespoir déchire son ame; il conjure ses amis de dérober à ses regards ces objets trop chers. — Ils s'éloignent — s'éloignent à regret....

Femme courageuse! jette-toi dans les bras de la Divinité, tu n'as plus d'époux sur la terre; mais le ciel t'a conservé la vie, pour la consacrer au bonheur de ton fils. Eh! que dis-je? tant de consolations t'attendent encore! Oh! reviens, reviens parmi nous recevoir ce tribut d'admiration que nous devons à ta vertu! Nous n'oublierons jamais ta réponse sublime, lorsque tremblant pour tes jours, celui que nous pleurons voulut t'arracher à ces bords funestes; tu répondis: « La

» sœur du premier Consul doit savoir mourir
» à côté de son époux ». Oh ! reviens, reviens, nos cœurs t'attendent ; ils volent impatiens sur les bords de la mer qui doit te rendre à la France. Ton retour, il est vrai, sera bien différent de ton départ. Tu quittas nos rivages avec tout l'appareil de la grandeur et du pouvoir ; tes voiles éclatantes allaient porter dans un nouveau monde le bonheur et la paix, et faire succéder aux désordres d'une guerre intestine, la sagesse d'un gouvernement réparateur : aujourd'hui tes voiles funèbres ramènent ton vaisseau, où seule, et dans l'amertume de la douleur, tu pleures, nouvelle Cornélie, sur l'urne funeste qui contient la cendre de l'époux qui n'est plus ! Oh ! reviens, reviens auprès d'une mère, auprès d'un frère que la prospérité n'a point ébloui, qui sait compatir à l'infortune ; reviens consoler ton cœur maternel, en préparant à l'école de l'héroïsme, les brillantes destinées de l'orphélin que la providence a conservé !...

Et vous, ô mon Dieu ! s'il est vrai que la prière des chrétiens, lorsqu'elle est unanime et lorsqu'elle s'élève du milieu des tombeaux, est sûre d'être exaucée, veuillez accorder le salut d'un héros si digne de nos louanges et de nos regrets, à nos prières désormais una-

nimes ! -- Hier dans cette même enceinte, devant ce même autel, deux portions de l'église de Jesus-Christ depuis long-temps séparées, se sont enfin réunies, et ont enseveli aux pieds de la croix, jusqu'au souvenir d'anciennes divisions. Elle s'est opérée cette réunion, sous les auspices de ce Prélat digne des temps apostoliques, qui nous a fait entendre le langage affectueux de la religion ; sous les auspices de notre premier Magistrat et de ses dignes collègues dans les fonctions publiques : ils ont honoré l'autorité qui émane des hommes, en faisant servir son utile influence au rétablissement des lois saintes émanées du ciel : en présence de ce Général ami des héros de la France, et de ces braves soldats. Témoins de la paix du sanctuaire, ils ont recueilli l'heureux fruit de cette autre paix dont le monde est redevable à leur courage : en présence de cette foule immense de citoyens émus, édifiés, attendris.

Aujourd'hui, ces mêmes hommes sont revenus se placer autour d'un tombeau, pour rendre les derniers devoirs à la cendre d'un héros, d'un ami, d'un bienfaiteur de la Patrie. Ils offrent à sa mémoire des larmes et des prières : elles s'éleveront vers le ciel, ces prières consacrées par l'unanimité de nos senti-

mens religieux ; elles accompagneront une ame suppliante en présence de l'éternelle justice. -- Qu'il soit heureux, heureux à jamais, ô mon Dieu ! celui pour lequel la Patrie reconnaissante vous implore ! Fermez les yeux sur des faiblesses inséparables de l'humanité, et veuillez marquer sa place parmi ces hommes vertueux et célèbres qui furent les fondateurs ou les restaurateurs des Empires !

Mânes de St. Louis, accueillez le guerrier français qui mourut comme vous au sein d'une terre étrangère, en voulant établir parmi des barbares, des mœurs plus pures, des lois plus humaines, et les dogmes révérés de la religion de J. C. ! Mânes de Duguesclin et de Bayard, et toi Barbazan qui fus aussi *sans peur* et *sans reproche*, héros de mon pays, levez-vous, ombres illustres, et recevez un nouveau compagnon de gloire dans le séjour de l'éternelle félicité ! *Ainsi soit-il.*

